

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

DÉCEMBRE 1876.

QUARANTE-TROISIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1876

Permis d'imprimer!

+ EDOUARD CH. EV. de Montréal

L'ÉCHO DU NORD-OUEST.

(Suite et fin.)

FÊTE DES MORTS.

Pendant l'été, profitant de rencontres et circonstances favorables, tous les jongleurs, les devins et les *Mitemok* se donnent rendez-vous à telle place, pour y célébrer la fête des *Nagatchiganak* ou des restes des défunts. Après avoir fixé une grande loge, on y apporte force chaudières, remplies de viandes cuites, les calumets de tous les rites sont exhibés, et puis surtout tous les *Nagatchiganak* du camp. On danse, on chante et on mange. On invite les morts à prendre part à tout, mais comme ils ne peuvent venir manger visiblement, les vivants, après avoir mangé leur propre part, mangent la part de leurs parents défunts. C'est ce qu'on appelle en style sauvage, "manger pour soi et manger pour les autres." Comme les sauvages ont un grand amour pour leurs parents morts, il va sans dire que cette fête possède toutes les sympathies.

Avant de quitter cette question du respect des sauvages pour leurs morts, on me permettra de dire quelque chose sur leur deuil et la manière dont ils les ensevelissent. Les sauvages païens voient arriver la mort avec effroi et horreur. Mais surtout les parents, qui entourent le mourant, s'abandonnent à la désolation et au désespoir. Aussitôt que la mort est entrée dans la tente, le grand deuil commence, surtout si le mort est une personne de quelque considération, ou un enfant chéri. On crie, on pleure et on se lamente pendant une heure ou deux. Après cela, le père de famille ou la femme si c'est son mari qui est mort, s'écrient : "Rendez-moi encore plus misérable !" Vous voyez accourir toute la parenté et s'emparer de tout ce qui tombe sous leurs mains, dans cette loge malheureuse : c'est un vrai pillage. Cette coutume a lieu surtout chez les Pieds Noirs. Ensuite on se coupe les cheveux. C'est une pratique commune à tous les sauvages du Nord-Ouest. C'est la plus grande marque de deuil. Quand les hommes s'imposent ce sacrifice, on peut dire que le deuil est à son comble. Après s'être dépouillé de ses cheveux, on aban-

donne ses habits et on ne se couvre qu'avec des haillons. On ne se pare plus. On ne se peint plus le visage, excepté pourtant quelques fois en noir. Comme disent les sauvages : " On jette son corps et on ne fait plus attention à sa propre existence. " On ne pense plus à aller à la chasse et à faire quelque chose pour l'entretien de la loge. Les étrangers viennent apporter à manger à ces pauvres *pleureurs*, les couvrent d'habits et essuient leurs larmes. Ils tâchent de les consoler. En agissant ainsi, ils s'acquerrent leur amour et leur affection pour toujours. Au bout de quelques mois de deuil, les *pleureurs* consentant à se laver le visage et à déposer un peu de leur tristesse. Si c'est un chef, qui meurt (surtout chez les sauvages entre la Saskatchewan et le Missouri) aussitôt après sa mort, on amène quelques-uns des plus beaux chevaux à la porte de la loge et on les tue afin que ces animaux soient au service du défunt dans l'autre vie. On pend dans les arbres ou on jette dans les rivières de grandes quantités d'étoffes et d'objets précieux en sacrifice aux génies du défunt. Sa femme ou ses femmes, les cheveux coupés et la figure couverte de terre noire s'éloignent de la loge, à quelques arpents du camp, et là, sur une élévation, ayant les bras, l'estomac et les jambes nues, se font de cruelles incisions sur la chair avec des pierres aigues. Après avoir pleuré pendant quelques heures, en cet état, elles reviennent au camp se montrer et prouver ainsi qu'elles regrettent beaucoup leur mari. Elles renouvellent cette scène pendant plusieurs jours. Cette loi du deuil est obligatoire et on ne pardonnerait pas à une femme qui ne voudrait pas l'observer. On doit bien s'imaginer que très souvent ces femmes *pleurent* pour la forme et ne se torturent le corps que par respect humain et non par respect pour l'homme. Assez souvent dans leur cœur, elles sont heureuses d'être délivrées d'un maître barbare et d'un tyran cruel, et bien vite elles sèchent leurs larmes quand les prescriptions du deuil sont accomplies.

MANIÈRE D'ENSEVELIR ET DE DÉPOSER LES MORTS.

1° Après la mort, on revêt le défunt de ses plus beaux habits, on lui peinture le visage, on le couche dans sa loge, sur un

lit de parade, on place auprès de lui son fusil, son calumet et différents objets dont il aura besoin dans l'autre vie. Après cette opération, on fait les derniers adieux au défunt et on ferme la tente sur lui, et on s'empresse de lever le camp, pour s'éloigner du champ de la mort. Bientôt les loups et les autres bêtes carnassières des prairies arrivent et le pauvre mort devient la pâture de ces animaux affamés. Si celui qui est mort appartient à la basse classe on ne lui fait pas tant d'honneur : on dépose son corps sur une espèce d'échafaudage, où les corbeaux viennent satisfaire leur voracité. Si le mort est un jeune enfant, on le place ordinairement dans la fente des arbres. Depuis l'arrivée des blancs et des Missionnaires parmi les sauvages, ces derniers presque partout enterrent leurs morts, mais en hiver, quand ils sont loin des établissements, ils sont obligés de suivre leur ancienne coutume, parce qu'ils n'ont pas d'instruments pour creuser la terre gelée.

Un grand moyen d'acquiescer l'affection des sauvages, est de leur aider à rendre les derniers devoirs à leurs morts. Ils n'oublieront jamais ce service et vous ne pouvez employer de plus puissant levier pour vous les attacher.

Une coutume bien singulière de certaines tribus est de ne plus nommer le défunt, après sa mort. Si par mégarde, on le nomme devant les parents et les amis, aussitôt ils manifestent leurs regrets comme si on les frappait au cœur. Il y a pourtant une exception pour les grands chefs, qu'on continue à nommer avec honneur.

LES CHEVEUX.

20 Les sauvages sont très amateurs de leurs cheveux, les hommes surtout. Ces derniers en ont un grand soin et les font croître avec beaucoup de précaution. J'ai vu des guerriers dont l'épaisse chevelure descendait jusqu'aux genoux. C'est un grand sacrifice pour un sauvage de se priver de ses cheveux : c'est, comme on l'a dit, la plus grande marque de deuil qu'il puisse donner que de couper une partie de ses cheveux. Les hommes les tiennent toujours attachés en une longue queue qui tombe sur le dos. Les femmes ne soignent pas autant leurs cheveux. Elles les laissent ordinairement flotter sur le cou, cependant

plusieurs les nattent en deux tresses, qui descendent sur leurs épaules. Les cheveux quelques fois sont employés comme objets de superstitions. Les parents promettent pour obtenir une faveur de leurs génies, que leur fils ou fille portera ses cheveux attachés de telle façon pendant tant d'années. On fait venir le *Mitew*, devin. C'est lui, qui, après force conjurations et cérémonies, attache, sur le haut du front, les cheveux enlacés par un morceau d'étoffe. Ce singulier *chignon* renferme plusieurs médecines magiques et ne sera défait qu'après le temps marqué, ce qui alors exigera une nouvelle cérémonie. Une autre occasion où les cheveux deviennent un instrument de superstition, c'est quand un jeune homme, ne pouvant gagner l'affection d'une fille, tâche, en secret, de se procurer un bouquet de ses cheveux. Alors au moyen de prétendus sortilèges, il s'en sert comme d'un *charme* pour changer le cœur de cette personne. De la répugnance qu'elle avait pour lui, elle passe à une passion qui la fait courir après ce jeune homme, qui l'a charmée.

LE CALUMET.

30 On a entendu parler bien des fois du fameux *calumet* des sauvages. Fumer ensemble le *calumet* veut dire, faire la paix et lier amitié. *Envoyer du tabac* à une autre tribu, c'est envoyer un message pour traiter de la paix ou de quelque autre affaire importante.

Le calumet ou mieux le manche du calumet est un grand objet de superstition. Ces sortes de manches de calumet de grande médecine sont ordinairement longs de 3 pieds. Ils sont ornés de tout ce qu'on a de plus précieux, fils de fer, cuivre, anneaux, clochettes, peintures, rubans, etc. etc. Après leur consécration par ceux qu'on appelle *les hommes du manche*, on les enveloppe dans des morceaux de drap avec des herbes odoriférantes. Ce manche ainsi préparé est ordinairement la propriété de quelque grand chef ou d'hommes forts en médecine ou sortilèges. On le porte avec respect, jamais on ne doit le déposer à terre, mais il y a toujours une place réservée pour lui auprès du *Nagatchigan*. Dans de grandes circonstances, v. g. nommer un enfant, envoyer un message avec le tabac, recevoir les

renvoyés d'une autre nation, etc., ou découvre le manche sacré du calumet, mais cela ne doit se faire qu'avec beaucoup de cérémonies et un rite particulier. Avec une grande vénération, on y ajoute une grosse pipe de pierre et c'est alors que commence la fumerie solennelle. Après que le feu a été déposé sur le tabac, le président du conseil prend d'une manière particulière, et passe sa main dessus le calumet, le porte à sa bouche, en hume deux ou trois bouffées de fumée, le dirige vers les quatre points cardinaux, ensuite vers le ciel et enfin vers la terre, puis hume encore un peu de fumée, et passe le calumet à ses compagnons qui forment toujours un cercle. On doit se passer le calumet en prenant bien garde de suivre la direction du soleil. Pendant qu'on fume ainsi, passer devant le calumet, serait considéré comme une grande irrévérence. S'il faut absolument passer devant quelqu'un occupé à remplir la mystérieuse cérémonie de la fumerie, on doit déposer pour un instant le calumet et l'éloigner, pour qu'il ne soit pas profané. Dans ces assemblées où on fume avec ce calumet, on prend bien garde qu'il ne s'y trouve pas de femmes, surtout celles indisposées, ni aucun autre objet, réputé devoir profaner le manche vénéré. Si, dans la loge, où se tient le conseil il y a quelque *Nayatsigan*, on n'oublie pas de lui offrir la première fumée sortie du calumet. Après que le tabac contenu dans la pipe a été consumé, par les différentes aspirations des assistants, la cérémonie de déposer le calumet se termine par un mot de reconnaissance. Après cela, le propriétaire et les plus anciens se mettent à l'œuvre et déroberent à la vue des mortels le *Manche* si vénéré.

WEBINASUWINA OU SACRIFICES.

40. Nous avons déjà parlé dans la fête du soleil de certains sacrifices des sauvages, mais nous n'avons pas mentionné ceux dont je veux dire un mot à présent. Le mot *Webinásuwin*, traduit en français par sacrifice, n'a pas tout à fait cette acception, puisque cette expression sauvage veut dire : "rejeter quelque chose, l'abandonner." Les sauvages, dans un moment d'embarras, prendront quelques verges de drap ou d'indienne, du tabac ou un fusil, et iront déposer ces objets dans un bois, en l'offrant à quelque génie

tutélaire. Ces objets sont ainsi abandonnés en pure perte, si quelques sauvages moins scrupuleux ne viennent en secret s'en emparer et en user à l'insu du sacrificeur.

WINDIGO OU ANTROPOPHAGE.

50 L'antropophagie ou l'acte de manger de la chair humaine n'est connue chez les sauvages du Nord-Ouest que dans une circonstance, et comme on va le raconter. On appelle Windigo, celui qui poussé par la faim tue son semblable pour se rassasier de sa chair. Les sauvages des bois sont bien plus exposés au grand jeûne que les autres. Plusieurs fois on a entendu parler de familles tuées et mangées par quelqu'un que la faim a poussé à commettre cette action affreuse. Aux yeux de tous les sauvages, celui qui mange de la chair humaine devient Windigo, c'est-à-dire que sa nature d'homme se change en une autre, et quoique conservant la forme humaine, il n'est plus qu'un mauvais génie. Il n'a plus droit à la vie et le premier homme armé qui le rencontrera, tâchera de le tuer. Ces Windigo vivent cachés dans les bois et fuient les autres hommes, jusqu'à ce qu'on leur ôte la vie. On dit que le Windigo ne soupire qu'après la chair humaine. Il n'épargne personne pour satisfaire ses goûts barbares. Si bientôt on ne se défait pas de lui, sa femme et ses enfants lui serviraient de mets.

Un jour, j'arrivais dans un petit camp d'une trentaine de familles composées de chrétiens et d'infidèles. Une jeune femme accompagnée de deux petits enfants se présente dans ma tente et me raconte ce qui vient de lui arriver. "Hier, me dit-elle en sanglotant, j'ai tué ma vieille mère!" Et pourquoi, malheureuse, as-tu commis un semblable crime, lui dis-je dans mon émotion? Elle me répondit:—"Il paraît qu'anciennement, ma mère avait mangé de la chair humaine, dans un grand jeûne. J'en avais peur. Elle était toujours sombre et pensive. L'autre jour, je m'aperçus qu'elle aiguisait un couteau. Je lui demandai ce qu'elle voulait faire. Elle me dit qu'elle voulait découper de la chair humaine, en regardant mes enfants. J'avais peur et je pleurais. Je ne voulais pas faire de mal à ma mère. Enfin, jetant de côté son couteau, elle me supplia

de la tuer, parce qu'elle va finir par manger mes enfants. Je m'y refuse en pleurant : elle me demande de l'eau chaude, elle en prend une grande quantité toute bouillante et l'avale en disant que c'était comme de la glace dans son estomac. Hier, de nouveau, elle m'a suppliée de la tuer, en me présentant une hache et se mettant le cou sur un morceau de bois. J'avais horreur, elle persiste et me dit que si je ne lui coupe pas le cou, elle mangera un de mes enfants avant le coucher du soleil. Dans mon désespoir, ne sachant que faire, je laissai tomber la hache sur ma mère et je l'ai tuée : Que pouvait-elle devenir quand même ? Elle était Windigo."

Telles sont les principales superstitions des Sauvages. Il y a encore bien d'autres vaines observances plus ou moins ridicules, à la pratique desquelles s'attache une grande importance. Je terminerai ce chapitre des superstitions par le récit d'une aventure arrivée à l'un de nos missionnaires. Cette narration plus que toute chose donnera une idée des objections que ces sauvages invoquent pour ne pas se faire chrétiens et en même temps fournira un aperçu de leur croyance sur l'autre vie.

Il y a quelques années un missionnaire accoutumé aux mœurs et à la langue des sauvages de la prairie, accompagnait les camps de ces peuplades, pendant l'été. Après avoir passé quelque temps dans ces différents camps, occupé à instruire et à baptiser les petits enfants, ayant fait une moisson assez fructueuse, il se dirigeait, accompagné de deux bons sauvages chrétiens, vers un camp dont la renommée de grands *jongleurs*, que possédaient les principaux, était répandue au loin. Jamais encore la foi n'avait été annoncée directement à cette bande, qui avait toujours montré une grande antipathie pour la *Religion des Blancs*. Après trois jours de marche à cheval, ce Missionnaire arrivait au milieu de ce nouveau village, qu'il désirait tant évangéliser. En arrivant vers le camp, il eut une bien autre réception que celle qu'il avait coutume de recevoir dans les autres camps. Personne ne s'approcha de lui pour lui toucher la main, ni même pour lui offrir un peu d'eau pour étancher sa soif. Malgré cette faible réception,

le pauvre Père, après avoir planté sa tente, alla faire le tour du camp, et offrit ses services à cette population indifférente. A toutes les loges, il ne reçut qu'une réponse évasive ou un silence négatif. Un mot d'ordre avait été lancé par les *hommes de Médecines* de ne pas faire cas du prêtre. Mais ce dernier, qui n'était pas à bout de ressources et qui connaissait bien l'idiome de ces sauvages, vers le soleil couchant, monta sur un de ses chevaux et fit de nouveau le tour du camp en dévitant une harangue à la façon indienne. En termes pleins de bienveillance, il les invita tous à vouloir bien venir fumer le calumet avec lui auprès de sa tente, et dit qu'il avait d'intéressantes nouvelles à leur raconter, lui qui venait de passer une partie de l'été au milieu de plusieurs camps sauvages des prairies. Attirés par la curiosité, tous, hommes, femmes et enfants, accourent et viennent s'asseoir, entourant le Missionnaire. L'occasion était favorable. Il prend deux énormes calumets, tout bourrés de tabac et les présente avec les cérémonies d'usage aux anciens, qui les passaient aux autres tour à tour. Pendant ce temps l'Homme de la Prière élevait son cœur à Dieu et lui demandait de mettre dans sa bouche les paroles capables de convaincre et gagner ces âmes grossières et incrédules. Il fit un grand discours, commençant par des narrations capables de captiver l'attention de ses auditeurs, enfin il trouva moyen de terminer en leur montrant la nécessité de la Religion chrétienne pour tout le monde, les sauvages comme les autres. "Pour vous, leur dit-il, le soleil se lève, si vous vous fermez les yeux pour ne pas voir la lumière, vous êtes bien plus coupables que vos pères, qui étaient dans les ténèbres." Le père congédiait son auditoire, quand un vieux jongleur, la colère sur la figure, se lève et d'une voix impérieuse dit à l'assemblée d'attendre, qu'il veut parler. Alors s'adressant au Missionnaire, il l'interpelle ainsi : "Est-ce que tu parleras seul et qu'on ne pourra pas te répondre ? Et pourquoi changer les coutumes de nos ancêtres et prendre la Religion que tu nous apportes ? N'avons-nous pas notre manière de servir le Grand-Maitre ? Pourquoi changer aujourd'hui, rien que sur ta parole ? Et qui nous prouve que

tu dis vrai? et qui nous assure que tu ne viens pas nous tromper? Ce que tu nous racontes du fils de Dieu, venu sur la terre et de ses Apôtres, cela est-il arrivé en ton pays et s'est-il passé sous tes yeux? Tu nous parles d'un livre, qui ne ment pas, et pourquoi n'aurait-on pas autant de droit de croire nos anciens comme te croire sur ta seule parole? S'adressant ensuite à sa tribu, il dit: Et vous, insensés qui êtes toujours prêts à croire le premier venu, ne savez-vous pas que ces hommes viennent pour nous tromper et nous rendre misérables! Je vais vous le prouver par la narration suivante. Ecoutez-moi. Vous avez entendu parler de *l'Aigle Blanc* (Wâbi kiyiw) chef de la nation des Koutanais. (*)

Nous avons entendu dire que depuis longtemps ses gens ont embrassé la Religion des Blancs. Eh bien, l'été dernier, dans une excursion de l'autre côté des Montagnes Rocheuses, j'ai rencontré *l'Aigle blanc* et voici ce qu'il m'a raconté. C'est lui qui parle :

“ Le printemps dernier, je suis tombé bien malade. Le prêtre de suite arrive, fait ses prières sur moi, et m'oint les yeux, les oreilles, la bouche, etc., etc. Depuis longtemps j'appartenais à la religion des Blancs. J'allais à confesse, j'avais fait la grande promesse, enfin j'avais passé par tous les degrés de cette Religion. J'étais bien malade et en peu de temps, je meurs. Le prêtre vient m'enterrer et dire ses prières sur moi. Après ma mort et avoir laissé mon corps, j'arrive à deux fourches de chemins. Par une impulsion surnaturelle, je suis poussé dans le sentier qui est à droite. En un instant, je suis transporté au paradis des Blancs. (Ici, il fait une description en détail de ce paradis, d'après ses idées.) Je ne savais de quel côté me diriger, personne ne faisait attention à moi, j'étais humilié de me trouver là. Enfin j'aperçois le Grand-Esprit à l'extrémité, tout brillant de lumière. Tout tremblant, je me dirige vers lui. Je n'étais pas encore près de lui qu'il m'interpelle en courroux: d'où viens-tu, toi? Pouvant à peine parler, je lui réponds: Mon Dieu, vous m'avez ôté la vie sur la terre, je viens vers vous. *Awaw*, me dit-il, va-t-en: tu n'as pas de place ici. Regarde ta peau, tu vois bien que tu n'appartiens pas à ceux qui sont ici. Repoussé par Dieu, je m'en retourne sur mes pas. Arrivé à la jonction des chemins, je prends celui de la gauche et j'arrive enfin au paradis. Là je vois tous nos ancêtres, dans de belles prairies, jouant,

* Les Koutanais sont une tribu résidant sur le versant ouest des Montagnes Rocheuses, convertis à la foi et très bons catholiques. Ce sont de très bons sauvages d'après les rapports de tous les voyageurs.

s'amusant, auprès de nombreux frondeurs de buffes, qu'ils tiraient avec des arts flamboyants. La viande céleste leur fondait dans la bouche. J'étais là à regarder, triste et abattu. Personne ne me regardait. Enfin, j'élevai la voix et je dis: Mes parents, ne me reconnaissez-vous pas? J'arrive au milieu de vous. Mais tous de me regarder tout surpris et de me dire, en se moquant: voyez, voyez *Aigle blanc*, comme les Blancs l'ont arrangé!!! voyez-vous ce chapelet dans son cou, cette croix et puis toutes ces prières que le prêtre a faites sur lui? Et a appris la prière des Blancs!!! Tu nous a rejetés, va-t-en vers ceux que tu as adoptés pour tes parents. Rebuté aussi par les miens, je pris le parti de retourner vers le Grand Esprit. Arrivé de nouveau auprès de lui, je me prosternai à ses pieds et lui dis: J'ai toujours entendu dire que tu étais charitable et que tu ne punissais pas celui qui ne fait pas bien sans le savoir. Si j'ai pris la Religion des blancs c'est que ces hommes, appelés *hommes de la Prière*, sont venus en ton nom et m'ont assuré qu'il fallait être chrétien si je voulais être heureux après ma mort. Pauvre ignorant que j'étais, je l'ai cru sur sa parole. Aie pitié de moi.

« Alors le Grand-Esprit me répondit avec assez de bonté: Retourne sur la terre, je te donne la vie.— Va dire aux tiens d'abandonner cette Religion. Dis là-bas le trouble que tu as éprouvé après la mort. Les Blancs ont leur manière de s'en servir, qu'ils la gardent, vous, vous avez la vôtre, gardez-la aussi. Je reviens sur la terre, je raconte à mes gens mon aventure et depuis ce temps nous ne prions plus:— Telle est la narration de *l'Aigle-blanc*, dit le vieux jongleur, en montrant du doigt le Missionnaire et répétant à plusieurs reprises: allez croire ces hommes qui viennent nous tromper et nous rendre malheureux ici-bas et après notre mort.»

Le vieux *Tête blanche*, après avoir ainsi parlé avec beaucoup d'éloquence, s'assied enfin et tout le monde de regarder le prêtre pour entendre sa réponse. Le pauvre prêtre était assez embarrassé et ne savait que dire, car, qu'aurait servi pour le moment à nier cette histoire forgée à plaisir? C'était des preuves qu'il fallait. Les paroles de ce vieillard, toutes mensongères qu'elles étaient, n'en étaient pas moins très-précieuses auprès des esprits de ces sauvages, si portés à croire de semblables fables.

Cependant Dieu prit en main sa cause et vint au secours de son ministre en lui inspirant ce qu'il devait faire. Le père congédia l'assemblée et dit qu'il donnerait une réponse au vieillard dans quelques jours. Mais pour le moment, aux yeux de tout le monde, le missionnaire passait pour confondu. Rentré dans sa tente, le cœur bien brisé

par cette pénible contrariété, il pleurait. Il prévoyait le mauvais effet que cette discussion allait produire parmi les autres sauvages, qui disaient que le prêtre n'avait pu répondre au vieux Manito. Un des compagnons et guides du Père était un homme de ressources, de courage et possédant un grand esprit de foi. Il connaissait les Koutanais et connaissait un peu leur langue. Le prêtre lui demande quelle distance à peu près les sépare de cette tribu. Au moins cinq jours de marche à cheval, lui est répondu. Il le conjure de vouloir bien aller auprès de cette nation, pour porter un message au chef. En un instant tout est déridé. Le sauvage s'empare, pendant le secret de la nuit, le meilleur courrier, se munit de provisions et de munitions que lui donne le Père, saisit son fusil et se dirige vers le pays des Koutanais, en traversant les Montagnes Rocheuses. Le message dont il était porteur, consistait à inviter le chef de cette tribu à venir rencontrer le Père ou au moins à son défaut d'envoyer quelqu'un de ses proches. Après onze jours d'une impatiente attente, pendant le silence de la nuit, la tente du missionnaire s'ouvre et trois sauvages dont deux étrangers entrent et serrent la main du Missionnaire. C'était son ambassadeur et deux Koutanais, dont l'un était le fils du chef et l'autre son frère.

Le Père leur donne des explications, leur fait quelques petits présents, et leur dit la raison pour laquelle il les a appelés avec tant d'instance. Il leur communique la fable infernale du vieux *Tête blanche* et qu'il s'agissait le lendemain de le confondre devant tout le monde. De grand matin, le Père éveille et convoque vers sa tente tous les sauvages et leur dit qu'il est prêt à répondre *ex vivo*. En un instant, tout le camp accourt et attend avec anxiété le dénouement. A un signal donné, les deux sauvages étrangers sortent de la tente à la grande stupéfaction de toute l'assemblée. C'est bien le fils et le frère de l'*Aigle blanc*. On n'en croit pas ses yeux. Ils paraissent comme sortir du sein de la terre. Comment sont-ils arrivés dans le camp, sans qu'on s'en soit aperçu ? C'est plus que fabuleux !!! Le Père interroge les nouveaux venus sur la prétendue résurrection du chef Koutanais et sur l'histoire qu'on dit qu'il a apportée de l'autre monde. Les deux Koutanais, par interprète, disent ne rien connaître de ce ridicule événement, reprochant aux Cris leur folle croyance aux paroles du vieux et leur donnent une verte leçon.

La religion chrétienne était vengée et son ministre aussi. Tout le camp demanda à se faire instruire et ces sauvages persévérèrent dans leurs bonnes résolutions.

OEUVRE DE BETHLÉEM EN TERRE SAINTE

SOUS LA PROTECTION DE LA SAINTE-FAMILLE.

ORPHELINAT DE BETHLÉEM.—ÉCOLE DE SAINT JOSEPH A
BETGEMAL.

L'*Univers* a publié un article remarquable sur cette œuvre, dû à la plume de M. Léon Aubineau. Nous le reproduisons ici.

“ *Les origines de l'œuvre de Bethléem en Terre-Sainte.*—Les œuvres catholiques de Terre-Sainte souffrent depuis longtemps de l'impuissance ou de l'insouciance de nos divers gouvernements français à exercer et à soutenir notre antique patronat. Les empiétements des grecs, des protestants, des schismatiques de toutes sortes dénoncent chaque jour l'abaissement où la France est réduite et dont la République ne la relèvera que difficilement. Néanmoins, les anciennes œuvres subsistent au milieu des obstacles et elles se développent, malgré la pénurie des ressources et l'état précaire où elles vivent. La sève catholique est toujours féconde. Les RR. PP. Franciscains, établis déjà depuis des siècles en Terre-Sainte, ont travaillé avec zèle et travaillent encore sans cesse au bien-être moral et matériel du pays. Le patriarchat de Mgr. Valerga a laissé à Jérusalem des traces consolantes et vigoureuses. Ce prélat a, pour ainsi dire, fait sortir l'Eglise catholique des catacombes, et l'a montrée au grand jour; il a promené la croix dans les rues de la Ville Sainte, faisant des processions et accompagnant les morts plus librement et plus glorieusement qu'on ne fait à Paris; il a organisé un beau séminaire pour la formation du clergé indigène qui se multiplie de plus en plus; il a ouvert, à Jérusalem, un hôpital et fondé plus de six missions avec une maison pour le missionnaire, une chapelle ou une église et des écoles élémentaires pour les garçons et pour les filles. Les Sœurs de Saint Joseph, de Sion et de Nazareth ne dé-

pioient pas moins de zèle pour l'éducation des jeunes filles. Le R. P. Alphonse Ratisbonne commence, lui aussi, à travailler à l'éducation des garçons, en ouvrant à Jérusalem une école.

“ Mais à mesure que ce grand patriarche et son digne successeur ont poursuivi les œuvres de leur zèle, les protestants ont aussi multiplié leurs efforts et leurs entreprises. Outre les influences politiques dont ils disposaient auprès des musulmans, ils répandaient des sommes considérables en Terre-Sainte. Leur but, comme parcut, est de s'emparer de l'instruction de la jeunesse. Ils y travaillent en Palestine depuis plus de vingt ans avec une activité infatigable. Dans tous les villages chrétiens, ils ont organisé des écoles élémentaires, et ils y attirent les enfants par l'argent et par toutes sortes de moyens plus ou moins loyaux. A Nazareth, par exemple, leur école est fréquentée par un grand nombre d'élèves qui assistent, les dimanches, à leurs prières et à leurs prêches. Ils viennent d'y terminer la construction d'un temple splendide et d'y organiser une espèce de séminaire pour former les évangélistes et les propagateurs d'erreurs et de doctrines fausses. De plus, ils possèdent en Terre-Sainte un établissement agricole, un collège et cinq ou six orphelinats, pour les garçons seulement. Ces orphelinats sont fréquentés par plus de 250 élèves. Dans ce moment même, ils font construire à Jérusalem un immense établissement capable de loger plus de 180 jeunes gens. A Bethléem, ils ont aussi un orphelinat et une école d'externes pour les garçons et pour les filles, et dernièrement ils ont jeté les fondements d'un beau temple.

“ Les catholiques peuvent-ils rester inactifs devant de tels ravages, et ne doivent-ils pas redoubler et réunir leurs efforts pour ne pas laisser s'épanouir sans contradiction cet enseignement de l'erreur aux lieux où Jésus-Christ a enseigné et dans la ville où il est né ? L'œuvre est déjà commencée, il s'agit de la développer et de la soutenir. Elle compte plusieurs années d'existence, et les premières difficultés semblent vaincues.

“ L'Œuvre de la Sainte-Famille en Terre-Sainte est un fruit du dévouement sacerdotal : un prêtre originaire du

diocèse d'A'be'nga, en Italie, l'abbé Belloni, chargé de professer l'E riture Sainte au séminaire de Beit'giallah, près de Bethléem, s'intéressa à un petit garçon d'une douzaine d'années, fils unique d'un pauvre aveugle : au moyen de 20 francs d'épargnes, il lui fit faire de nouveaux habits et le plaça dans un atelier d'objets de piété, afin que cet enfant pût gagner sa vie et aider son pauvre père. Le soir, il lui faisait une p-tite classe après les travaux du séminaire. L'enfant était intelligent, docile, d'un caractère doux et il s'estimait heureux des soins qu'on prenait de lui, et le pauvre aveugle était plein de reconnaissance. Un autre habitant du village, tout aussi pauvre, envia bientôt ce bonheur. Il avait deux fils : il les présenta tous les deux au missionnaire, en lui demandant d'étendre sur eux les soins et la sollicitude qu'il prodiguait déjà au fils de l'aveugle. Le missionnaire hésitait. L'envie ne lui manquait pas ; mais où trouver des ressources ? Il confia ses perplexités à l'un de ses collègues, l'abbé Bracco, aujourd'hui successeur de Mgr. Valerga, sur le siège patriarcal de Jérusalem.

“ L'abbé Bracco n'avait peut-être pas beaucoup plus d'argent que l'abbé Belloni. Ils se cotisèrent néanmoins et parvinrent à réunir de quoi procurer des vêtements aux nouveaux postulants. L'abbé Belloni eut dès lors trois élèves. Il était content d'eux et ne songeait pas d'ailleurs à étendre plus loin sa charité. L'impossibilité d'ailleurs était manifeste, les deux missionnaires ne pouvaient faire davantage. Les enfants mangeaient et logeaient chez leurs parents. L'abbé Belloni faisait la classe, donnait tout son loisir, et on pourvoyait à l'habillement sans trop savoir par quels moyens. On était en 1863.

“ Sur ces entrefaites, M. le curé de Ramallah, village voisin de Jérusalem, vint recommander à M. Belloni un jeune garçon de seize ans, qui avait déjà passé quatre ans dans un orphelinat protestant. Le père était mort, la mère était grecque schismatique, le frère aîné avait un emploi chez les protestants. Le cadet que M. le curé recommandait, savait le catéchisme, voulait être catholique et demandait en outre à apprendre un métier ; son but était de se créer des moyens d'existence et ainsi de se rendre indé-

pendant de sa famille engagé dans le schisme. Le métier et l'instruction catholique n'étaient pas absolument faciles à procurer, mais il était évidemment impossible de loger et de nourrir ce garçon à Beitgiallah ? Le curé insistait cependant : il offrait une obole et des prières. Plusieurs professeurs du séminaire tinrent conseil sur la proposition ; ils votèrent pour l'acceptation du nouveau postulant. C'était hardi, téméraire même, au point de vue humain, d'entreprendre une œuvre sans avoir de ressources ; mais enfin on déplorait depuis longtemps le malheur des enfants pauvres placés dans l'alternative d'aller frapper à la porte des établissements protestants ou de s'exposer à mourir de faim : Il n'y avait pas en Terre-Sainte un seul établissement de ce genre. Les professeurs firent donc entre eux une collecte et réunirent de quoi acheter un maelas, une couverture, une marmite et quelques provisions de bouche. On se confia à la Providence pour le surplus et on loua une chambre à crédit, à Beitgiallah, pour y installer le nouvel élève. Bientôt il sut parfaitement son catéchisme et il eut le bonheur d'être admis à faire sa première communion. Durant la journée, il allait en apprentissage au dehors avec les trois autres protégés de M. Belloni qui continuèrent à manger et loger chez eux. Les choses en étaient là depuis un mois, lorsqu'un jeune orphelin de père et de mère, plongé dans le plus grand dénuement, vint frapper à la porte du nouvel institut, si modeste encore ; il était à peine en la présence de l'abbé Belloni que celui-ci sentit son cœur le trahir et il l'admit. Dès lors, comme le bon abbé devait s'y attendre, les postulants lui arrivèrent de tous côtés et, dix mois après l'ouverture de cet asile de charité, il était littéralement plein ; impossible d'y admettre un nouvel aspirant. Que faire ? L'abbé Belloni n'avait aucune ressource : il vivait au jour le jour, se trouvant même parfois dans de grands embarras pécuniaires. D'un autre côté, on voyait les protestants à l'œuvre ; ils possédaient déjà alors quatre orphelinats, un grand nombre d'écoles dans divers villages de la Terre-Sainte. Les enfants catholiques pressés par la misère ou poussés par le désir de quelque instruction, frappaient d'eux-mêmes à la porte de ces établissements, tou-

jours empressés à les accueillir et souvent à les solliciter ou même à les acheter. Une maison de refuge et d'éducation catholique n'eût donc pas été superflue ; tout le monde en sentait le besoin. La conférence de Saint Vincent de Paul de Jérusalem s'était préoccupée de ce projet et avait essayé diverses démarches qui n'avaient pu aboutir.

« Il ne s'agissait pas uniquement d'une maison, en effet, et de ressources matérielles. Cette difficulté était déjà considérable. Les familles catholiques de Palestine ne disposent pas de grandes sommes ; les aumônes venues d'Europe ont leur destination fixe et pressante ; mais c'était surtout le personnel d'une maison de refuge et d'éducation qui faisait défaut. Les missionnaires chargés du séminaire pouvaient-ils annexer des élèves des écoles professionnelles ? Où trouver parmi les pauvres habitants sans culture de la Terre-Sainte, des personnes capables de surveiller et de diriger les élèves ?

« Les enfants en Palestine ne sont habitués à aucune discipline, ils passent la journée à courir les rues et les places publiques, à y dormir et à ne rien faire. Les tenir enfermés dans une maison, les plier à un travail quelconque était déjà une délicate et rude entreprise. L'abbé Belloni le savait mieux que personne, et tous ceux qu'il entretenait d'un projet qu'il avait tant à cœur, en voyaient bien la nécessité, mais du premier coup d'œil en voyaient aussi la parfaite impossibilité. L'Œuvre cependant était urgente ; comment pouvait-on y renoncer ? On eut recours à la prière, on essaya d'organiser un comité. Il se réunit pour la première fois, le 3 septembre 1863, au séminaire patriarcal de Beltgiallah, près de Bethléem. En le convoquant, l'abbé Belloni avait un double projet : développer ou plutôt constituer l'œuvre nécessaire à la jeunesse, et se démettre de la direction du petit essai dont il avait grande peine à conduire les travaux en même temps que ceux de ses fonctions au séminaire. Il voulait bien toujours donner son concours, l'Œuvre étant de celles qu'on n'abandonne pas une fois qu'on les a entreprises ; il eût désiré dégager sa responsabilité. Il n'en alla pas tout à fait selon ses désirs, et le comité, après s'être constitué, remit au fondateur

toute la charge, sous le poids de laquelle il se voyait succomber. Le patriarche, à peu de temps de là, approuva la décision du comité, et ratifia son choix. Quelques ressources en même temps furent réunies.

“ On s'assura d'une maison plus grande; et comme la constitution du comité ainsi que la location de la maison avait fait connaître l'entreprise, les élèves se présentèrent en grand nombre. Avant la fin de l'année, on en avait 20; la maison était pleine. On y vivait de la plus stricte économie; et les ressources dont on disposait suffisaient à peine à fournir le pain quotidien. On n'en manqua pas cependant: on ne sait par quels moyens on pourvoyait aux autres besoins. Chaque jour suffisait à sa peine, et les élèves étaient heureux de leur pauvreté. Beaucoup enviaient leur sort et frappaient à la porte. Il était impossible d'agrandir les bâtiments et impossible d'en trouver d'autres à Beitgiallah; impossible surtout, dans ce petit village, d'augmenter les ressources de l'orphelinat. Devant toutes ces impossibilités, on ne faiblit point. L'OEuvre avait besoin de développement. On résolut d'en transporter le siège à Bethléem. On espérait que les ressources seraient plus abondantes, surtout on comptait sur la protection de l'Enfant Jésus, et on se rapprochait avec confiance de la grotte de la Nativité. Mais ce n'était là qu'un projet loin encore de l'exécution: selon toute probabilité, il fallait d'abord trouver une maison plus ou moins propre à l'usage qu'on en voulait faire; et puis, l'argent manquait pour payer les frais de déménagement et le loyer de la maison; pas la moindre avance; on avait peine même à se rendre compte comment on pourvoyait aux besoins journaliers. La divine providence allait intervenir: une lettre d'Egypte arrive; elle met 800 francs à la disposition de l'OEuvre. Cette somme était le don d'une humble servante d'Alexandrie, allemande d'origine; elle avait entendu parler, je ne sais comment, de l'orphelinat de Beitgiallah, et était heureuse d'offrir à l'Enfant Jésus le fruit des économies de toute sa vie. Nous citons ce fait. C'est par des moyens analogues que l'Orphelinat a vécu. Grâce à la générosité de cette servante d'Alexandrie; l'Orphelinat put

donc se transporter à Bethléem. Il y trouva bien des épreuves et eut à traverser bien des angoisses. L'abbé Belloni eut, au commencement, à supporter les injures, les vexations des ouvriers de la localité en objets de piété. Le motif de leur animosité était la crainte de voir les ateliers de l'orphelinat leur faire plus tard une rude concurrence. Ces gens grossiers s'amusaient à tirer des coups de fusil, durant la nuit, tout autour de l'établissement, afin de troubler le repos de ses paisibles habitants et d'effrayer les enfants. Le gouverneur de Bethléem dut intervenir pour faire cesser ce tapage nocturne. Au milieu de ces contradictions et de bien d'autres, le directeur avait admis quelques nouveaux élèves dans son orphelinat de Bethléem, mis tout en ordre et organisé un atelier. Ne pouvant demeurer continuellement à Bethléem, à cause de ses fonctions de professeur qui le retenaient au séminaire patriarcal de Beitgiallah, l'abbé Belloni avait confié le soin des enfants à un maître d'école, et il visitait son orphelinat aussi souvent qu'il le pouvait. Or, il arriva qu'un jour, venant visiter sa maison, il la trouva complètement vide. Nos jeunes espiègles, habitués à la vie errante et vagabonde, avaient pris la clef des champs. M. Belloni ne dut pas les attendre longtemps; car les fugitifs avaient à peine appris son arrivée à Bethléem qu'ils s'empressèrent de venir se jeter à ses pieds pour implorer leur pardon. Ils l'obtinrent après avoir reçu une réprimande paternelle.

« Cependant, à force de soins, les fruits étaient venus en abondance. L'âme des enfants, dont plusieurs étaient recueillis dans l'ignorance absolue de toute religion, l'âme des enfants s'ouvrait et s'attachait aux vérités divines. D'après ce que nous avons dit du caractère et des habitudes des enfants en Orient, il était difficile de les plier à la discipline et au travail. On y parvint toutefois; le grand mobile était l'affection qu'ils portaient au directeur. Celui-ci était tout dans la maison; il faisait la classe, surveillait les récréations, soignait les malades et sollicitait les ressources dont tous avaient besoin pour vivre.

« Ces ressources, avons-nous dit, venaient et suffisaient, mais elle venaient lentement, difficilement; et par moment,

quand elles semblaient suspendues et se faisaient attendre, l'existence de l'établissement paraissait en péril. Pouvaient-elles même affirmer qu'il se développait? Les fruits dont se consolait et se nourrissait le zèle du directeur n'étaient pas apparents à tous les yeux. La maison était petite : elle était toute pleine et ne pouvait suffire aux demandes de ceux qui auraient voulu y entrer. Le produit du travail ne pouvait couvrir les dépenses ; les souscriptions, les aumônes providentielles ne parvenaient pas à combler le déficit. On s'endettait, on paraissait aller à l'abîme. Les protecteurs eux-mêmes se décourageaient. Leurs démarches, leurs efforts pour venir en aide à l'entreprise n'aboutissaient pas. On s'était adressé aux œuvres de bienfaisance étrangères, on n'avait pas eu de réponse.

“ Le découragement gagnait de proche en proche. Les bienfaiteurs désespéraient de l'entreprise. Les conseils de prudence ne manquaient pas à l'abbé Belloni. Il se vit bientôt abandonné et comme isolé. On commençait à le railler, à le taxer d'imprudence ; on le plaignait, on le blâmait. Les circonstances devenaient des plus rudes. Le choléra morbus sévissait en Palestine. Les vivres étaient chers. Les provisions de bouche de l'orphelinat étaient épuisées. Il n'y avait plus de crédit. Tout le monde était gêné, et au milieu de la misère publique on ne pouvait songer à se rien procurer sans argent comptant. Il y avait donc toutes sortes de raisons pour renoncer à l'entreprise et congédier les enfants. L'abbé Belloni ne pouvait s'y résoudre. Ne devait-il pas compter toujours sur la Providence ? Elle ne lui fit pas défaut : bientôt il apprend que 600 francs viennent d'arriver au patriarcat latin pour son orphelinat ; d'où viennent-ils ? Ils sont envoyés par un catholique de Pologne, inconnu jusque-là.

“ Ce bienfaiteur avait joint à l'argent une lettre très sympathique et invitait M. le directeur à lui donner quelques détails sur l'œuvre. L'abbé n'attendit pas un second courrier pour les lui envoyer. Il fit bien ; car son bienfaiteur répondit à sa lettre par un envoi de 800 francs.

“ Par une protection providentielle non moindre, tandis que le choléra sévissait dans la ville, l'Orphelinat, où les

enfants étaient entassés dans des locaux trop petits, se vit épargné.

“ L'abbé Belloni, au milieu de ses peines, sentait son cœur bien consolé par ces marques si visibles de la protection divine; mais il comprit en même temps que le moment de sortir du provisoire était arrivé et qu'il fallait agrandir et assurer son œuvre. Inutile de songer à trouver en Palestine les ressources nécessaires pour y parvenir: déjà nous l'avons dit, ce pays est pauvre; les catholiques n'y sont pas en très grand nombre, les œuvres locales n'y recueillent que des aumônes insignifiantes; les dissidents et les infidèles sont en majorité. Un seul parti se présentait donc: s'embarquer pour l'Europe pour y solliciter des secours en faveur de son œuvre de régénération religieuse et sociale. Ce voyage fut décidé, en 1867, et approuvé par Mgr. Valerga, d'heureuse mémoire, alors patriarche de Jérusalem.

“ L'abbé Belloni avait donc tout disposé pour son voyage et trouvé des collaborateurs intelligents et dévoués pour le remplacer. Toutefois, ces messieurs n'aimaient pas trop de vivre, au jour le jour comme l'abbé, et ils demandaient les fonds nécessaires pour administrer la maison durant l'absence de son fondateur. L'abbé Belloni mit, comme de coutume, sa confiance en Dieu, leva 2,000 francs à l'intérêt de douze pour cent, taux du prêt en Palestine, à cause de la rareté de l'argent, et il partit pour l'Europe. Le pieux habitant de Cologne lui avait payé ses frais de voyage. Notre vieille Europe ne lui sourit pas d'abord; les cœurs et les bourses se fermèrent à son approche; un peu morfondu d'un accueil si froid, notre pauvre missionnaire s'était rendu dans sa ville natale pour passer quelques jours au sein de sa famille, qu'il n'avait pas revue depuis huit ans. Là, deux lettres lui arrivent à l'improviste: elles lui apprennent que 2,000 francs viennent d'être envoyés à Jérusalem, pour son cher orphelinat. Qui n'admire ici la sollicitude de la divine Providence? C'était justement la somme nécessaire pour rembourser l'emprunt si onéreux que M. Belloni avait dû contracter à son départ de la Terre-Sainte. Cette fois-ci, le courage lui était revenu: il part sans tarder pour la France, où il recueille des aumônes

et des marques de sympathie, va ensuite en Belgique, y forme des comités dans plusieurs villes et y rencontre des hommes dévoués qui l'écoutent avec intérêt et qui plus tard feront partie de son œuvre. Le devoir accompli, l'abbé retourne au plus vite, où son cœur l'appelle, sur son champ de bataille, à son poste d'honneur. L'été de 1868 le retrouve en effet, en Palestine. Les aumônes qu'il a reçues lui permettent d'acheter la maison qu'il tenait jusque-là en location. Dès ce moment, les progrès de l'entreprise devinrent sensibles. L'instruction à l'orphelinat comprit l'arabe, le français, l'italien et le dessin, nonobstant un métier nécessaire aux orphelins, pour parvenir à gagner leur vie. L'orphelinat put se développer. L'œuvre restait petite, mais elle se soutenait et marchait. Une année s'était éroulée, lorsqu'une large aumône d'un catholique anglais, lord de Bute, est venue permettre de compléter l'entreprise et de former un établissement agricole. On l'a fondé sur la route de Gaza, non loin du tombeau de Samson.

“ Le domaine, qui a douze kilomètres de tour, est très-joli : il contient des oliviers, des bosquets, des collines très-propres à la culture de la vigne, des vallées avec des sources pour les jardins potagers, un terrain très-convenable pour le tabac, et des plaines assez étendues pour cultiver toutes sortes de céréales. On y loge et on y occupe déjà quinze jeunes gens ; il faudrait rapidement pouvoir augmenter les bâtiments, de manière à en recueillir cinquante ; l'on procurerait du même coup du travail et du pain aux nombreux enfants des pauvres villages catholiques. Les travaux à faire ne manquent pas : on voudrait creuser des canaux, construire des murs, faire des routes ; il serait utile, en outre, de se procurer les moyens d'acheter des animaux, des instruments aratoires et des semences. Avec le temps, c'est à-dire lorsque le terrain sera planté d'arbres et en bon état de culture, il y a tout lieu d'espérer que l'on pourra entretenir plus de cent jeunes gens, avec le seul produit du terrain et sans qu'il soit nécessaire de recourir aux aumônes. En attendant, comment se procurer les ressources pour organiser le tout d'une manière convenable ? et d'où les attendre sinon de la divine Providence ?

“ L'orphelinat de Bethléem aurait encore besoin de développement. Il contient aujourd'hui soixante élèves : de nouvelles constructions permettront d'élever leur nombre à cent. Les aspirants ne manquent pas ; il s'en présente de toutes les parties de la Palestine. Si les ressources arrivaient, on pourrait compléter les constructions nécessaires, puis former ailleurs quelques nouveaux asiles de ce genre. Combien ne recueillerait-on pas de fruits et ne pourrait-on pas entrevoir la réalisation du but que l'Œuvre de la Ste.

Famille se propose : de propager la foi catholique en Terre-Sainte par l'éducation de l'enfance et de la jeunesse ?

“ Les nations catholiques peuvent-elles rester indifférentes à ce but ? L'abbé Belloni ne l'a pas pensé. Les catholiques ne tirent plus l'épée pour protéger le Saint-Sépulchre et les lieux-saints, consentiront-ils à concourir à cette délivrance par leurs prières et leurs aumônes ?

“ L'œuvre que nous leur signalons existe ; elle est fondée ; si le but qu'elle propose est considérable, et si la réalisation demande du temps, les résultats qu'elle donne sont déjà vivants. Commencée, il y a quatorze ans, dans la pauvreté la plus extrême, sans autre ressource que le dévouement de deux prêtres, elle a devant elle aujourd'hui les plus vastes et les plus réalisables espérances. Elle a attiré l'attention et la bénédiction du Souverain-Pontife ; la Sacrée-Congrégation de la Propagande l'a recommandée dans les termes les plus élégants ; plusieurs cardinaux, plusieurs évêques d'Europe l'ont approuvée.

“ Nous avons dit comment Mgr. Bracco, aujourd'hui patriarche de Jérusalem, avait participé, dès les premiers jours, à la fondation du premier essai de l'Œuvre, on devine de quelles approbations il encourage les développements de cette entreprise susceptible de procurer l'extension de la religion catholique et le salut des âmes, et quelles recommandations le prélat adresse dans le Seigneur à tous ceux qui peuvent y venir en aide.

“ L'abbé Belloni demande la charité et il offre aussi de la faire. Les orphelins et les enfants de la Terre-Sainte ont besoin d'aumônes, ils peuvent donner des prières. L'échange se fait déjà : il faut le redoubler et le compliquer. Les prières pour les bienfaiteurs des établissements de Terre-Sainte ne partent pas seulement de Bethléem où se disent des messes, se font des prières, les sanctuaires de l'Europe y participent et divers monastères veulent bien, par des neuvaines mensuelles, concourir à payer les dettes des enfants de la Palestine envers leurs bienfaiteurs et solliciter en même temps les grâces de régénération pour la Terre-Sainte. Il y a là un réseau de prières où tout chrétien doit être heureux de s'emmêler, et qui fait espérer d'abondantes bénédictions sur la Palestine et sur toutes les familles qui concourent à sa régénération. Prenons place dans leurs rangs, si jusqu'ici nous nous sommes tenus à l'écart ; faisons mieux encore : exerçons auprès de nos amis, de notre entourage, un apostolat, recueillons des aumônes et tenons pour “ certain ” que nous ferons une chose agréable à Dieu. ” (Lettre de la Sacrée-Congrégation de la Propagande). ”

L'UNIVERSITÉ ST. JOSEPH A BEYROUTH (SYRIE.)

On nous saura gré de la reproduction des lignes suivantes tirées des *Missions Catholiques* : l'Université dont il s'agit ici est celle dont le R. P. Pailloux entretint presque toutes les paroisses de ce diocèse il y a quatre ans ; les ressources dont il est ici question, les aumônes avec lesquelles a été fondée cette importante institution ne sont rien autre chose que les piastres recueillies par ce Père et son compagnon le R. P. Mounot, de paroisse en paroisse.

Quoique nous n'ayons jamais à avoir d'inquiétude à entretenir sur l'emploi des aumônes faites en faveur de la Propagation de la Foi, c'est une consolation et une douce joie de pouvoir constater que ces aumônes ont obtenu de grands résultats, surtout quand ces résultats sont tout à la gloire de l'Église et de notre sainte foi.

I

Dans les provinces ottomanes que la Méditerranée met en relation directe avec l'Europe, et notamment dans les Echelles de Levant, se manifestaient depuis un demi-siècle, parmi la jeunesse surtout, des aspirations très-vives vers ce qu'on appelle la civilisation européenne. Ce mouvement a poussé les enfants et les jeunes gens des familles aisées à l'étude des langues étrangères et spécialement du français, qui est la langue la plus usitée dans les relations commerciales. C'est grâce à la connaissance d'une ou de plusieurs de ces langues, que beaucoup de chrétiens indigènes, d'abord simples commis de négociants européens ou américains, ont fini par devenir eux-mêmes négociants et possesseurs d'une belle fortune. Cette perspective était, dans le principe, la seule qui s'offrit à la jeunesse désireuse de se faire une position. Mais, depuis, d'autres horizons se sont ouverts devant elle. On se propose maintenant de devenir ingénieur du gouvernement, docteur en médecine, interprète attitré d'un waly, d'un grand-vizir, d'un consul, employé d'une agence de messageries maritimes, d'un bureau de poste ou d'une station de télégraphe.

La création d'une université catholique à Beyrouth est donc tout à fait opportune.

La fondation du collège de Ghazir avait été accueillie avec faveur par les familles européennes et par les indigènes instruits. Mais, établi au milieu des montagnes du Kesroan

ce collège se trouvait trop éloigné pour répondre au désir des familles, chaque jour plus nombreuses, qui ambitionnent de donner à leurs enfants une éducation à la hauteur de celle que l'on reçoit en Europe. Pour ces motifs, le collège de Ghazir, en vertu d'un décret de la Congrégation de la Propagande, a été transféré à Beyrouth et converti en université. La Propagande était tellement convaincue de la nécessité de cette création, que, si les PP. Jésuites ne l'avaient pas acceptée, elles l'aurait confiée à d'autres missionnaires.

Les missionnaires protestants d'Amérique ont fondé, il y a quelques années, à Beyrouth, qui est leur quartier général, une soi-disant université dont ils font grand bruit, mais où l'enseignement se borne à un cours peu sérieux de sciences physiques et à un cours moins sérieux encore de médecine. C'était assez cependant pour faire croire aux gens simples que la science se concilie mieux avec le protestantisme qu'avec le catholicisme, ennemi juré du libre examen et des "élans du génie." L'existence d'une université protestante réclamait impérieusement la création d'une université catholique.

Telle est la raison capitale d'une entreprise dont la Compagnie de Jésus n'aurait pas osé affronter les énormes difficultés, si l'obéissance qu'elle doit au Saint-Siège ne lui en avait fait une étroite obligation.

II

Les PP. Jésuites ne pouvaient installer une œuvre aussi importante dans leur modeste résidence, ni même dans le quartier qu'ils habitaient. Il fallait un quartier plus central et plus aéré. Après six mois de recherches, l'emplacement fut trouvé, et au bout d'un an et demi, les RR. PP. Jésuites prenaient possession d'un édifice immense. Dans son ensemble, cet établissement offre un caractère de grandeur imposante. Sous le rapport de l'architecture, c'est le plus beau monument de Beyrouth. Les missionnaires avaient, parmi leurs confrères de France, un excellent architecte, qui, non content d'avoir dressé les plans de l'édifice, en a dirigé jusqu'à la fin la difficile exécution.

Chose digne de remarque, ce sont les catholiques américains, surtout du Canada, qui ont fourni la majeure partie des ressources nécessaires à la réalisation de cette noble entreprise. C'est donc à cette même Amérique, qui a fait les frais de l'université protestante de Beyrouth, qu'est due la fondation de l'université catholique Saint-Joseph.

Les chiffres suivants permettront de se former une idée assez exacte de l'établissement.

La façade mesure 310 pieds de long, sur 54 de large.

Les deux bras latéraux ont 225 pieds de longueur.

Les pavillons ont 63 pieds de hauteur.

L'église, qui s'appuie sur le milieu du bâtiment et divise régulièrement l'espace compris entre les deux bras latéraux, mesure 150 pieds de longueur, sur 60 de largeur et 50 de hauteur.

III

Voici, d'après un programme que nous avons sous les yeux, le cours des études suivi dans la nouvelle université de Beyrouth.

L'enseignement embrasse toutes les connaissances qui peuvent ouvrir à un jeune homme intelligent les carrières libérales et lui faciliter l'accès des plus hautes positions, en lui permettant de se présenter avec honneur aux épreuves des baccalauréats, qui sont en France la consécration des bonnes et fortes études.

I. *Enseignement littéraire.*—Le cours complet des Lettres comprend l'étude approfondie des langues arabe, française, latine et grecque. L'expérience des siècles a démontré la nécessité de ces dernières langues pour la formation des esprits élevés. Les trésors de poésie et d'éloquence qu'elles renferment, les ressources qu'elles offrent pour l'étude des sciences en général et en particulier de la médecine et du droit, enfin leurs liaisons intimes avec les langues modernes les rendent absolument indispensables pour le développement intellectuel de la jeunesse tel qu'il est compris dans les meilleurs collèges d'Europe.

On sait d'ailleurs que l'étude du latin est la voie la plus facile et la plus abrégée pour arriver à la connaissance complète de la langue française.

En outre, il y a des cours de turc, de gros moderne, d'anglais, d'allemand, d'italien, etc.

La calligraphie arabe, vu son importance, est l'objet d'une attention toute particulière.

Les arts d'agrément, musique, dessin, etc., sont aux frais des parents.

Le cours abrégé des Lettres comprend la langue arabe et la langue française, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'algèbre, la comptabilité commerciale, la tenue des livres, les langues étrangères et généralement tout ce qui s'enseigne dans les établissements d'instruction secondaire.

II. *Enseignement scientifique et supérieur.*—Le cours com

plet des Sciences comprend la philosophie, les mathématiques, les sciences naturelles, la physique, la chimie, etc.

C'est après la philosophie que les élèves, qui ont suivi le cours complet d'études, sont admis au cours de droit civil et commercial, qui est ouvert dès cette année, et à celui de médecine, qui s'ouvrira plus tard.

Un cours abrégé, comprenant le droit civil et commercial, sera donné à ceux qui ont suivi le cours abrégé des Lettres.

Le cours de théologie, qui est de quatre années, embrasse le dogme et la morale, l'Écriture Sainte, le droit canon, l'histoire ecclésiastique, l'étude de l'hébreu, du syriaque et des autres langues liturgiques de l'Orient.

L'enseignement des Lettres, du droit civil et commercial, de la médecine et très-probablement aussi des sciences physiques, de la philosophie et de la théologie, formeront, plus tard des facultés distinctes qui prépareront les élèves aux examens et aux grades ordinaires.

Restera à résoudre la grave difficulté de la collation des grades. En ce qui concerne la faculté de théologie, les missionnaires pensent qu'il sera possible d'en obtenir de Rome l'institution canonique; mais, pour les autres facultés, la question semble devoir rester en suspens jusqu'au dénouement de la question ottomane.

MÉMORIAL NÉCROLOGIQUE.

SŒUR GOSSELIN de l'Hôpital Général de Montréal.

Dans les premiers jours d'Octobre s'éteignait à St. Boniface de la Rivière-Rouge, une de ces femmes apôtres qui font l'admiration de notre siècle, Sœur Gosselin de l'Hôpital Général de Montréal.

Cette généreuse fille de la charité éroit née à la Ste. Famille, Ile d'Orléans, P. Q., le 22 Juin 1806. Elle était entrée au Noviciat des Sœurs Grises, à Montréal en 1826, et avait été envoyée à la Rivière-Rouge en 1846. Elle est morte à l'âge de 70, 2 mois et 26 jours, après plus de cinquante années de vie religieuse dont trente ont été employées à l'œuvre des missions du Nord-Ouest.

*La Sœur Gosselin est la première religieuse qui soit pas-sée par les Etats-Unis pour se rendre à la Rivière-Rouge. On sait combien cette route était pénible alors.

La mort de cette courageuse Sœur de charité fut un deuil pour St. Boniface. C'était la doyenne de la communauté

L'enterrement a eu lieu samedi, 7 Octobre. Mgr. l'Archevêque a voulu chanter lui-même le service de cette ancienne et précieuse missionnaire.

Les élèves du Pensionnat de St. Boniface, et les RR. SS des T. SS. Noms de Jésus et Marie de Winnipeg avec leurs élèves assistaient aux obsèques, ainsi que les RR. Pères de Ste. Marie et plusieurs citoyens de St. Boniface.

M. J. B. LANGLOIS, ancien curé du diocèse de Montréal.

Nos *Annales* doivent enregistrer la mort du regretté J. B. Langlois, Prêtre, décédé le 16 Septembre dernier à Savannah, Etats-Unis.

Quoique ce prêtre si bien connu dans tout le diocèse de Montréal par ses vertus sacerdotales et son zèle infatigable, ne fut pas à proprement parler un *missionnaire*, il doit être

considéré comme tel, vu le désir qu'il eut de tout temps de se consacrer aux missions, vu son âme vraiment apostolique, et vu surtout sa mort qui a été celle d'un apôtre, d'un vrai missionnaire.

Il est mort victime de son zèle, martyr de sa charité; il est tombé des atteintes de la fièvre jaune contractée auprès des pestiférés de Savannah en leur prodiguant les secours et les consolations de la religion. " Il eut pu faire beau-
" coup moins, disait un témoin de sa sollicitude auprès des
" fiévreux, et, tout en accomplissant son devoir pastoral,
" s'exposer moins au danger de contracter la maladie et
" même l'éviter; mais son zèle et sa charité l'emportaient
" sur la prudence humaine; et il ne semblait tenir aucune-
" ment à la vie."

Il est mort sur une terre étrangère où il était allé après une permission de son Evêque longuement sollicitée, dans l'espoir d'y faire plus de bien; il est mort victime d'une maladie épidémique contractée dans l'exercice de son zèle pastoral; il est mort victime de son zèle pour les âmes; il est mort, comme il l'avait tant désiré, pour son Dieu.

Le *Southern Cross*, journal catholique de Savannah, consacre à la mémoire du regretté M. J. B. Langlois les lignes qui suivent:

" Savannah, Ga., 30 Sept., 1876.

" La semaine dernière ce fut pour nous un triste devoir d'annoncer la mort du Rév. J. B. Langlois, recteur de la cathédrale de Savannah. Il a été une des nombreuses victimes de la fièvre jaune, qui a fait de si terribles ravages dans notre ville. Le 16 du courant à 9 hrs, du matin, il remit sa belle âme entre les mains de son Créateur, et à 4 hrs. p. m. ses dépouilles mortelles furent déposées dans le cimetière de la Cathédrale.

" La mort de ce prêtre estimable et de ce pasteur zélé fut l'écho fidèle de sa vie. Dévoué, s'oubliant lui-même, il mérita la grâce de faire une sainte et heureuse mort, en faisant paraître le calme et la résignation caractéristiques du véritable chrétien. A la première menace de l'épidémie, il invita ses paroissiens à commencer une Neuvaine en l'honneur de la Bienheureuse Vierge-Marie, afin d'obtenir la cessation du fléau; et, en même temps, il s'offrit à Dieu

comme victime. Le Seigneur agréa son sacrifice et aujourd'hui, nous pleurons un véritable chrétien, un savant et un prêtre zélé et dévoué. Celui que nous aimons tant, notre père, notre bienfaiteur, notre bon et fidèle ami, n'est plus.

“Le Père Langlois était né à la Pointe aux Trembles, près de Montréal, Canada. Il entra au collège encore jeune ; touché par la grâce, il se décida à embrasser l'état ecclésiastique, et aussitôt qu'il fut ordonné prêtre il accepta un professorat dans le collège de l'Assomption. Cependant, ayant un grand désir de continuer ses études théologiques à Rome, il obtint la permission de son Evêque de se diriger vers la Ville Eternelle, où, pendant trois ans il poursuivit ses études avec un succès marqué. Rappelé en Canada, il fut nommé curé d'une des paroisses de la ville de Montréal, St. Vincent de Paul. Là, dans l'exercice du Saint Ministère, son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, prirent un nouvel essor. Ayant une fois mis la main à la charrue, il ne regarda jamais en arrière. Toute l'énergie de son esprit, de son cœur, de son âme et de tout son être, fut consacrée à la grande œuvre qu'il avait entreprise. Il voulait se dépenser et se consumer pour l'amour de Jésus-Christ. Il ne s'occupa jamais de lui-même ; il n'avait de pensée que pour l'Eglise, dont il était le ministre, et pour la religion, dont les intérêts lui étaient confiés ; et, grâce à Dieu, jamais il ne faillit, ni ne manqua à la garde de ce dépôt sacré.

“Après avoir travaillé quelque temps dans la ville de Montréal, il fut transféré à la paroisse de St. Hubert, où il demeura plusieurs années. Là, comme ailleurs, il sut se faire aimer de tous. Il entreprit et accomplit de grandes œuvres. Un couvent, établi pour l'éducation des jeunes personnes, est un des monuments qui attestent l'ardeur de son zèle pour la cause de Dieu et de son Eglise. Doué d'un caractère noble et élevé, il sut inspirer ces mêmes sentiments à tous ceux sur lesquels il avait quelque influence.

“Atteint d'une maladie grave et se voyant aux portes de la mort, il fit vœu de se dévouer aux missions pour le reste de ses jours, s'il recouvrait la santé ; ce qui arriva. Vers ce temps, l'Evêque de Savannah désirait avoir un professeur de Théologie Morale pour son séminaire. M. Langlois, sollicité par le président du collège de Pio Nono, accepta le professorat, dont il remplit les fonctions avec habileté pendant sept mois. Il fut en même temps directeur spirituel, office dont il s'acquitta avec zèle et succès. Il fit nître dans le séminaire un esprit nouveau, un esprit d'émulation, de piété et de charité. Il recommandait à

tous la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Sa vie édifiante, sa bonté, sa candeur et sa simplicité lui gagnaient tous les cœurs. Il avait une fois vécu, et sa dévotion était douce et sans ostentation. Sa faible santé l'obligea, dans le mois de Février dernier, à échanger sa vie sédentaire pour les occupations plus actives des missions. Il fut nommé Recteur de Milledgeville. Il demoura là quelque temps et y fit beaucoup de bien. Dans le mois de Mai, Mgr. l'Evêque, avant de partir pour Rome, lui confia la charge de la cathédrale, où il demeura jusqu'à sa mort, remplissant avec un zèle infatigable les devoirs de son office, justifiant ainsi la grande confiance que son Evêque lui témoignait. La mort de ce prêtre savant et pieux est une véritable perte pour tout le diocèse et spécialement pour le collège de Pio Nonô.

Un des traits les plus saillants du caractère de ce prêtre vertueux était son énergie singulière jointe à une grande pénétration d'esprit et à une volonté forte et déterminée. Etranger à la crainte, son cœur était rempli d'un courage intrépide. Il ne se laissait jamais abattre dans la difficulté ou l'épreuve. Il ne se confia jamais en lui-même, mais dans celui à qui il s'était voué sans retour. Aux dons rares de l'esprit, il joignait les aimables qualités du cœur. Il était un père tendre et un ami fidèle. Son cœur était rempli de tendresse pour les pauvres et les affligés. Ne connaissant pas l'égoïsme, il méprisait la bassesse. Il se montra toujours désintéressé dans tout ce qu'il entreprenait pour la gloire de Dieu, pour la religion et pour l'humanité.

Pour conclure, disons que si jamais homme a laissé l'impression et la conviction qu'il était appelé de Dieu pour travailler à son œuvre, et qu'il en reçut pour cela la grâce, la force et la sagesse nécessaires, nous affirmons que cet homme était bien Mr. Langlois, qui couronna dans la gloire, comme nous l'espérons, tout aujourd'hui de la félicité des bienheureux.